

Le roman comme accélérateur de particules. Autour de Houellebecq

Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, 394 p.

Maurice Nadeau, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, (« J'ai lu », n° 4576), 1994, 156 p.

Christian Monnin

Volume 41, numéro 2 (242), avril 1999

Média

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (1999). Compte rendu de [Le roman comme accélérateur de particules. Autour de Houellebecq / Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, 394 p. / Maurice Nadeau, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, (« J'ai lu », n° 4576), 1994, 156 p.] *Liberté*, 41(2), 11–28.

CHRISTIAN MONNIN

**LE ROMAN COMME
ACCÉLÉRATEUR DE PARTICULES.
AUTOUR DE HOUELLEBECQ**

Michel Houellebecq, Les Particules élémentaires, Paris, Flammarion, 1998, 394 p. ; Extension du domaine de la lutte, Paris, Maurice Nadeau (« J'ai lu », n° 4576), 1994, 156 p.

*Le réactionnaire est un révolutionnaire raté,
le conservateur, un progressiste lucide.*

Maurice Dantec

*J'ai plus de facilité à repérer les problèmes douloureux
qu'à les résoudre ; c'est pour ça que j'écris des romans.*

Michel Houellebecq

Les projectiles ont fusé dès la parution, en août dernier, des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Une partie de la critique française s'est empressée de cribler ce roman qu'elle a un peu vite cru pouvoir assigner. Ce tir de barrage a dans une large mesure raté sa cible, qui s'avère en réalité mouvante, d'une vélocité et d'une portée surprenantes. Il faut donc commencer par décortiquer la polémique suscitée par ce livre, pour en saisir les enjeux et en suggérer une lecture plus alerte, tout en essayant de comprendre la réaction des médias.

Notons tout d'abord que la réception a été nettement plus mesurée en Suisse¹ et au Québec² où le livre a été accueilli comme un événement, avec beaucoup d'intérêt et quelques réserves, mais sans embarras ni déchaînement de passions. Il semble bien que la république française des lettres réagisse avec une violence particulière à la proposition esthétique des *Particules élémentaires*.

Quels « points de moindre résistance³ » de la société française a-t-il donc malmenés ? De quoi l'accuse-t-on ? En gros, d'être réactionnaire. En détail : racisme, eugénisme, pornographie et, pour couronner le tout, atteinte à une personne morale (un camping *new age* dont il utilise le nom a demandé la saisie du livre⁴ !). En entrevue, Houellebecq en rajoute : il se prétend communiste, voire stalinien⁵, il se déclare en faveur de la disparition des mâles et d'un retour au matriarcat⁶, mais contre l'avortement (il trouve les catholiques traditionalistes « sympas⁷ »), il juge la (une) religion indispensable à toute société⁸, il revendique une morale absolue (celle de Kant⁹), il prône l'amélioration de l'humanité par la génétique¹⁰, le bouquin de Sokal et Bricmont lui paraît

1. Par exemple dans *Le Temps*, édition du samedi 29 août 1998.

2. Dans *Le Devoir* des 26 et 27 septembre, 24 et 25 octobre et 21 et 22 novembre 1998, ainsi que dans le *Voir* du 15 octobre 1998.

3. Michel Houellebecq, *Rester vivant*, Paris, Flammarion, 1997, p. 33.

4. Pour plus de détails sur cette affaire, lire l'article de Marc Weitzmann dans *Les Inrockuptibles*, n° 165, semaine du 16 au 22 septembre 1998.

5. *Les Inrockuptibles*, n° 161, semaine du 19 au 25 août 1998.

6. *Revue Perpendiculaire*, n° 11, automne 1998. Il a de plus écrit une postface à la réédition du *SCUM Manifesto*, de Valérie Solanas, Paris, Éditions Mille et une nuits (coll. « Les Petits Libres »), mai 1998.

7. *Le Nouvel Observateur*, n° 1770, 8 octobre 1998.

8. *Ibid.*

9. *Lire*, n° 268, septembre 1998.

10. Entre autres dans *Le Temps*, édition du samedi 29 août 1998, dans un entretien délicieusement intitulé « On peut faire mieux que l'humanité ».

intéressant (quoique ennuyeux et cher...¹¹), etc. En somme, une avalanche de déclarations et de références en apparence contradictoires, à tel point qu'on peut se demander dans quelle mesure il n'a pas sciemment cherché à semer la confusion au sein d'une intelligentsia française qui exige avant tout de savoir si elle a affaire à un écrivain de gauche ou de droite.

À vrai dire, le malentendu est bien antérieur, il commence en 1994, après la parution d'un premier roman, *Extension du domaine de la lutte*. Ce court texte, qui raconte le dérapage d'un informaticien envoyé en province, est remarquable, *entre autres*, parce qu'il réinscrit le monde du travail dans le champ littéraire français. Houellebecq est ainsi apparu comme le peintre caustique de l'aliénation dans l'entreprise. Au plus fort de la crise économique, *Extension du domaine de la lutte* s'est trouvé en phase avec le mouvement de contestation qui a agité la France à l'hiver 1995. La gauche a cru alors reconnaître en Houellebecq un des siens : un contempteur du libéralisme triomphant, humaniste, social-démocrate. Mais cette annexion s'est faite au prix de l'occultation de tout un pan du roman. *Extension du domaine de la lutte* contient déjà, en effet, les très évidentes prémisses de ce qui scandalise aujourd'hui : frustration sexuelle, racisme, nostalgie des valeurs traditionnelles, anti-féminisme, anti-libertarisme. Ainsi, par exemple, pourquoi personne ne s'est-il offusqué de ce que le narrateur incite un collègue de travail à assassiner un Noir, sous prétexte qu'il a séduit une fille qui ressemble à son ancienne fiancée, alors que *Les Particules élémentaires* a été taxé de racisme pour un épisode similaire¹² ? Houellebecq n'est

11. Voir la désopilante recension qu'il en fait dans *Les Inrockuptibles*, n° 125, semaine du 5 au 11 novembre 1997.

12. Dominique Noguez est l'un des seuls à s'en apercevoir, dans *Le Monde* du 29 octobre 1998.

ni une girouette ni une poupée gigogne. Il suffit pour s'en convaincre de relire son premier opus poétique, *Rester vivant* (dont le sous-titre est d'ailleurs *Méthode*), dans lequel il expose une démarche et un programme littéraires auxquels il n'a pas dérogé.

À la lumière de la polémique qui entoure *Les Particules élémentaires*, il apparaît qu'*Extension du domaine de la lutte* a été mal lu. D'où la surprise de la critique et son sentiment de trahison face à un écrivain qui s'avère ne pas être ce qu'elle croyait, qu'elle n'avait pas su voir, et d'autant plus médusée qu'il déjoue ses points de repère polarisés. Houellebecq est désormais irrécupérable (sinon par un spécialiste de la pirouette comme Sollers) : trop réac pour la gauche bien-pensante (qui le soupçonne de collusion avec les idéologies les plus dangereuses¹³) ; dévergondé et vulgaire pour la droite (les scènes de boîtes à partouze et le côté bite-au-cirage passent mal¹⁴).

Au-delà de la tempête dans un verre d'eau, cette polémique révèle que le premier intérêt des *Particules élémentaires* est de questionner nos habitudes de lecture. Si l'œuvre de Houellebecq est le produit d'une démarche cohérente, elle n'est pas simple pour autant, du moins elle invalide les lectures simplistes. *Les Particules élémentaires* agence de nombreux types de discours : roman, chronique familiale, essai, histoire, poésie, sociologie, analyse de texte, dissertation littéraire, discours scientifique. La critique a souvent parlé, avec raison, d'une tentative de livre total, d'une somme, d'un bilan de fin de siècle. Toutefois, cette hétérogénéité a été à l'origine de

13. Avec à leur tête, bonne première, la *Revue Perpendiculaire*.

14. Voir en particulier l'article incendiaire d'Angelo Rinaldi, qui a d'ailleurs mis le feu aux poudres, dans *L'Express* du 27 août 1998. On peut d'ailleurs se demander si Rinaldi a bien lu le roman, voire s'il l'a lu d'une seule main, puisqu'il confond les deux personnages (il attribue à Michel le séjour de Bruno dans un camping *new age*, et à Bruno une phrase de la quatrième de couverture qui parle en réalité de Michel).

nombreuses méprises. Car ce qui vient d'être dit d'un clivage propre au champ politico-culturel français me semble avoir une validité plus générale : cette œuvre a une déroutante capacité de brouiller les dichotomies, de se soustraire aux catégories établies. En effet, à l'opposition progressisme / réaction, à laquelle se superpose au plan esthétique celle entre classicisme et modernisme, s'ajoutent en vrac les oppositions fiction / réalité, roman / essai, naturalisme / science-fiction, roman / histoire, etc. Or, *Les Particules élémentaires* ne peut être assigné à l'un de ces pôles qu'au prix d'une réduction dont *Extension du domaine de la lutte* a déjà fait les frais.

Pour se scandaliser de ses raccourcis sociologiques ou historiques, de ses hypothèses scientifiques et d'autres séquences (en particulier le délire raciste de Bruno), il faut d'abord oublier qu'ils prennent place dans l'architecture plus vaste d'un roman et d'une œuvre qui comprend également de la poésie et des essais. Inversement, à trop vite reprocher au récit de « sombrer dans la mélasse du discours théorique¹⁵ », on risque de se cantonner dans une conception étroite et désuète du roman ; Houellebecq est en effet, avec Maurice Dantec, un des rares auteurs français contemporains à essayer de manipuler des savoirs scientifiques comme principes de construction, outils herméneutiques et moteurs narratifs. Pour saisir la justice sous prétexte d'atteinte à la personne morale d'un camping, il faut prendre la position du censeur et violer la liberté d'expression. Pour reprocher à l'auteur d'entretenir délibérément le flou autour de ses positions (qui dès lors ne peuvent qu'être hautement suspectes¹⁶), il faut un gros angle mort réactionnaire :

15. *Le Temps*, samedi 29 août 1998.

16. Voir « L'Ère du flou », article publié dans *Le Monde* du 9 octobre 1998 par le comité de rédaction de la *Revue Perpendiculaire*, et la chronique déjà citée d'Angelo Rinaldi.

est-on bien sûr que les catégories soi-disant progressistes soient si intangibles qu'il faille crier au loup dès qu'elles sont interrogées ?

De manière générale, *Les Particules élémentaires* a fait apparaître au grand jour l'impensé et le refoulé d'un milieu intellectuel, sinon d'une époque. C'est une des grandes forces de l'œuvre de Michel Houellebecq et c'est déjà un crime suffisant pour le vouer aux gémonies. Car s'il fallait à tout prix situer le roman sur cette carte mentale binaire, il prendrait place au point de rencontre et de contradiction de ces oppositions, au point sensible, là où ça fait mal, là où, d'une certaine façon, elles s'annulent. C'est donc tout un système de valeurs et une façon de penser qui sont placés dans une situation inconfortable.

Alors, innocent, Houellebecq ? Certainement pas. Mais tout dépend de l'objectif visé : soit traquer les fragments d'apparence choquante ou inacceptable dans ses livres et ses déclarations, ce qui est assez facile ; soit risquer dès maintenant les premiers jalons d'une synthèse et tenter de prendre la mesure des ambitions, mais aussi de l'échec de cette œuvre en construction. Plutôt que de discuter les diverses allégations de la critique sur son terrain, il faudra donc décentrer l'angle d'approche pour restituer ce roman à une entreprise esthétique qui s'emploie précisément à déplacer (et dépasser) sa perspective sur le monde contemporain.

Les caractéristiques qui viennent d'être esquissées incitent à proposer une lecture double, retorse, strabique. Il ne s'agit pas uniquement de prendre en compte le second degré dont ces livres sont profondément empreints. Certes, Houellebecq est irrésistiblement comique et il est souvent difficile de déterminer ce qui doit être pris au sérieux de ses généralisations, de ses théories fumeuses et péremptoires, des situations scabreuses dans lesquelles il propulse ses personnages. Mais son rire est jaune, son humour, tragique, désespéré et douloureux : il

coïncide avec les séquences les plus dramatiques et les plus pathétiques. Il faut alors dépasser l'alternative qui consiste à tout prendre au sérieux ou tout prendre à la blague. Car la dérision semble embrayer à l'approche d'un point de rupture, de points sensibles jusqu'à l'intolérable ou l'indicible et qui produisent des disjonctions, puis des synthèses disjonctives. En somme, son humour devrait être envisagé comme un mécanisme de dérivation et un indice de ces « points de moindre résistance ». Quelque chose dans ces livres disjoncte, qu'il faudra tenter de cerner. Dans cette perspective, l'intolérable et l'indicible ne sont plus propres à un individu. Ils sont aussi révélateurs du non-dit et des blocages d'une société et d'une époque. Par conséquent, les ouvrages de Michel Houellebecq me semblent devoir être lus simultanément au premier degré et à un second degré que je qualifierais de *symptomatique*¹⁷. Dans l'ensemble, la critique s'est attardée au premier degré¹⁸. Cette lecture superficielle fait apparaître un Houellebecq peu intéressant : contradictoire, provocateur, régressif, au mieux distrayant.

Avant de se prononcer sur les forces et les faiblesses de cette œuvre, il est important de mettre en évidence le constat d'échec qui est à sa source et qui seul permet d'en saisir les ambitions. En première analyse, *Extension du domaine de la lutte* est bien une peinture sans concession de l'aliénation dans une société prétendument libérée, après que les rapports sociaux et affectifs ont été *libéralisés*, c'est-à-dire soumis aux impératifs de l'économie : la religion et les valeurs familiales, comme principes de cohésion et lieux de partage, ont été balayées sans être

17. Il serait sans doute possible d'établir un parallèle entre ces deux niveaux et les concepts de volonté et de représentation chez Schopenhauer, dont Houellebecq fait un bref commentaire dans « Approches du désarroi », dans *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p. 57-80.

18. À quelques exceptions près, comme Marc Weitzmann qui, dans le n° 161 des *Inrockuptibles*, pose les bonnes questions.

remplacées, isolant les individus dans un monde désenchanté, sans repères. Mais ce roman dépeint tout autant l'échec pénible d'une tentative de redonner un sens à ces trajectoires individuelles. Les fameuses fictions animales que rédige le narrateur sont non seulement des sommets d'humour absurde, mais également les points sensibles du livre : ceux où échoue le discours explicatif qui pourrait sauver de la solitude et du désespoir. Le désarroi ne trouve pas là une forme d'expression adéquate. Cependant, ces fictions délirantes pointent du doigt une portion du réel qui est *en souffrance de sens*. Leur échec est alors une réussite : elles apparaissent comme les symptômes d'un non-dit collectif, à la manière dont l'hystérie peut être lue comme l'expression d'un refoulé social. C'est pourquoi la critique est si prompte à réagir, et de manière aveugle. *Extension du domaine de la lutte* est un roman novateur qui défriche un domaine d'expérience et cherche à l'articuler : il explore son propre échec comme ressource expressive. En paraphrasant une formule de *Rester vivant*, on pourrait le qualifier de roman délibérément raté, « mais raté de peu¹⁹ ». Viser juste à côté, pour montrer la cible et non la couvrir de signes : tout se joue dans l'espace ainsi ouvert.

Il faut donc prendre très au sérieux la citation de Michel Houellebecq placée en exergue de cet article. S'il parvenait à faire aboutir ses développements spéculatifs, il serait philosophe, historien, ou sociologue. Cet échec est l'origine plausible d'une œuvre romanesque et poétique qui expérimente l'impuissance des grandes constructions théoriques, et de la rhétorique qui les fonde, à bâtir un univers intellectuel et spirituel habitable, bref, à soulager le désarroi. Cette œuvre s'élabore sur, contre et à partir de cet échec collectif, à l'aune duquel il convient sans doute de

19. « La vie est une série de tests de destruction. Passer les premiers tests, échouer aux derniers. Rater sa vie, mais la rater de peu », *Rester vivant*, *op. cit.*, p. 14.

l'évaluer (à défaut d'un autre cadre conceptuel), mais pas de la réduire. Car les catégories invoquées par la critique ne sont pas à l'abri de ce constat d'échec.

Les Particules élémentaires apparaît comme un autre épisode, nettement plus ambitieux, d'une paradoxale quête de sens, où les conditions de l'échec sont redéfinies au sein d'un dispositif narratif différent. Afin de mieux saisir cette dynamique, il convient de se pencher brièvement sur « *Approches du désarroi*²⁰ », texte intermédiaire tant par sa position dans l'œuvre que par son statut. Au fil d'une description de la « société de marché » (p. 63) et de son impact sur l'environnement physique, mental et affectif, se produit un double glissement qui mène à la découverte de nouveaux paramètres romanesques. L'énonciation se déplace insensiblement tandis que le temps des verbes oscille entre le présent et le passé pour décrire un état de faits contemporain. Elle semble donc provenir d'un futur proche, mais encore indéfini, qui situe ce texte entre l'essai et la science-fiction. Simultanément, l'analyse de l'« hypermarché social » (p. 63), qui accélère la circulation d'informations et d'individus soulagés de leur poids ontologique, débouche sur un fantasme d'immobilisation, une « poésie du mouvement arrêté » (p. 77) :

Chaque individu est cependant en mesure de produire en lui-même une sorte de révolution froide, en se plaçant pour un instant en dehors du flux informatif-publicitaire. C'est très facile à faire ; il n'a même jamais été aussi simple qu'aujourd'hui de se placer, par rapport au monde, dans une position esthétique : il suffit de faire un pas de côté. [...] Il suffit, littéralement, de s'immobiliser pendant quelques secondes. (p. 80)

20. D'abord publié dans le collectif *Dix*, Paris, Grasset/*Les Inrockuptibles*, 1997, puis repris dans le recueil de textes et de chroniques intitulé *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.

Par là, le texte ouvre une nouvelle avenue à ce qui est peut-être le problème clé de l'œuvre de Michel Houellebecq : pour le dire dans ses mots, « rater sa vie de peu » devient « faire un pas de côté » pour s'immobiliser²¹. Ajoutons enfin que, dans cette optique, le livre est présenté comme « un pôle de résistance vivace » (p. 69), parce qu'il « ne peut être apprécié que *lentement* » (p. 74). « *Approches du désarroi* » amorce ainsi une translation énonciative et ontologique qui ne prend sa pleine mesure que dans le roman suivant.

Les Particules élémentaires dessine les trajectoires de deux demi-frères nés au milieu des années cinquante. Bruno est un érotomane qui poursuit l'assouvissement de son désir sexuel, au gré d'épisodes souvent scabreux et pathétiques ; après un tardif sursis de bonheur dans des boîtes échangistes, il sombre dans l'impasse de la folie. Michel est chercheur en biologie moléculaire ; animé par le désir de connaissance, il entreprend de parfaire la reproduction sexuée (source de mutations délétères et de mort) et contribue à l'ultime « mutation métaphysique » qui ouvre à l'humanité la voie du clonage et de sa propre rénovation. Le récit débouche sur l'avènement d'un monde idyllique soulagé de la violence et de la souffrance engendrées par le désir, dont les effets néfastes sont illustrés à l'envi par la vie malheureuse des personnages.

À bien des égards, l'utopie qui sert de point de mire au roman est banale. En son principe, elle est fondée sur un idéal de régression fusionnelle, de nature à soulager la douleur de la séparation individuelle. Elle ne se

21. Signalons que cette orientation est déjà perceptible dans les dernières pages d'*Extension du domaine de la lutte* lorsque, après un séjour dans une institution psychiatrique, le narrateur perd la notion du sens de ses actes et se trouve par rapport au monde « plus ou moins *en position d'observateur* » (p. 153).

distingue des utopies qui ont guidé l'histoire de l'humanité que par les moyens pratiques de sa réalisation : la suppression de la sexualité et la prise en charge de la reproduction par la science qui permettent d'en finir avec la filiation et l'individualisme. Toutefois, la perspective du clonage humain est en réalité peu originale. C'est même la possibilité scientifique la plus plausible quelques années après la première duplication d'un ovidé. La portée et la valeur intrinsèque de la vision prospective de Michel Houellebecq sont donc faibles. Au lieu d'ériger cet échec en motif de condamnation sans appel du roman ou de s'insurger contre son eugénisme, il est préférable d'y voir un indice que l'intérêt de cette construction est ailleurs, à côté : il est de l'ordre du symptôme plus que de la prédiction. Il faut donc plutôt se demander à quoi sert le détour de cette utopie et envisager à nouveau cet échec trop évident comme une ressource esthétique.

Arrivé au terme du roman, le lecteur découvre que la narration est assumée par un représentant de la posthumanité née des travaux de Michel, dont elle s'attache à retracer les conditions d'émergence. Ainsi, le déplacement énonciatif qui s'annonçait dans « Approches du désarroi » est systématisé, le futur, défini. Grâce à une projection dans l'avenir, le « pas de côté » permet d'appréhender le présent depuis un observatoire idéalement neutre et détaché. Car, comme toute utopie, ce futur relève bien d'un fantasme d'immobilisation, d'un arrêt de l'histoire par neutralisation de son principal moteur, le désir, que le clonage rend caduc.

Ce dispositif énonciatif vise à dépasser certains obstacles sur lesquels butait *Extension du domaine de la lutte*. Il permet d'asseoir et de thématiser la position d'étrangeté au monde qui isolait le narrateur et contribuait à son naufrage dans la folie : « j'observe enfin que je suis différent d'eux, sans pour autant pouvoir préciser

la nature de cette différence²². » Simultanément, aborder le monde contemporain depuis l'horizon de sa fin donne une perspective stable au discours qui le prend pour objet et permet de donner un sens au présent. De fait, les fragments d'essai sociologique ou historique des *Particules élémentaires*, aussi manichéens²³ qu'ils puissent être par ailleurs, ne dérapent plus dans le délire. En somme, avec son pas de côté (non seulement dans le temps, mais aussi dans l'évolution biologique) et sa volonté explicative, ce second roman s'apparente d'abord aux fictions animalières du premier. Le clone observe l'agitation des humains avec le regard que l'auteur des fictions animalières posait sur le singe, la cigogne, ou la vache bretonne. Il faut donc voir comme un clin d'œil le fait que Michel, avant de créer une nouvelle humanité, ait donné naissance à une race améliorée de vaches laitières, vis-à-vis de laquelle il occupe la place de l'éleveur « qui symbolisait Dieu » (p. 11) dans la première fiction animalière d'*Extension du domaine de la lutte*.

Cet effort d'élaboration d'un discours théorique s'effectue de pair avec le déploiement d'un nouveau cadre herméneutique, poétique et moral : la science. En effet, tandis que la technologie occupe une place très réduite dans la vie des personnages (aucun téléphone cellulaire, tout au plus quelques allusions à des ordinateurs, au Minitel et à Internet), la science est inscrite de plusieurs manières dans *Les Particules élémentaires*. Car ce qui a été dit de la vision prospective de Houellebecq ne suffit nullement à rendre compte de son utilisation romanesque de la science. Tout d'abord, son point de vue se confond avec le dispositif énonciatif, auquel elle fournit un modèle méthodologique et rhétorique : la science est

22. *Extension du domaine de la lutte*, p. 70. C'est moi qui souligne.

23. Comme le souligne Jean-Pierre Denis dans *Le Devoir* des 26 et 27 septembre 1998.

elle-même un pas de côté. À l'impersonnalité du discours scientifique répond l'absence de subjectivité d'un narrateur-clone qui, dans l'épilogue, ne se désigne qu'à la première personne du pluriel. Ultime solution de continuité entre les fragments épars du réel, la science est garante d'une signification qui transcende les individus et les idéologies. Elle cautionne donc les développements théoriques qui confèrent un sens au destin des personnages et à l'évolution de la société. Mais elle est aussi représentée dans le roman dont elle informe la structure.

Comme l'annonce d'emblée le prologue, *Les Particules élémentaires* raconte « avant tout » l'histoire du biologiste Michel Djerzinski, sur laquelle d'ailleurs s'ouvre et s'achève le livre. La question se pose alors du rôle de son demi-frère Bruno, qui requiert une analyse du rapport entre les trajectoires des personnages et de la construction du roman. Celui-ci est constitué de trois parties de longueurs inégales, dont la première est également répartie entre les demi-frères, la seconde (la plus longue) en majorité consacrée à Bruno, et la troisième, exclusivement à Michel. Ces parties sont respectivement centrées sur le passé, le présent et le futur ou, sous un autre angle, l'enfance et l'adolescence, l'âge adulte, puis quelque chose comme un sursis, une survie : Michel « a tenu exactement le temps nécessaire à l'achèvement de ses travaux » (p. 378). Ainsi, après un passé partagé, Bruno est au cœur du présent (et au centre du livre), auquel il ne survit pas, et Michel devient l'architecte de l'avenir.

Cette différence d'ancrage ou d'orientation se traduit par des positions en miroir dans le dispositif énonciatif. Bruno est le point de convergence de pratiquement tous les fragments d'essai sociologique et historique, mais il est le narrateur délégué de longues séquences de sa propre histoire (qu'il raconte successivement à son psychanalyste, à Michel et à Christiane, sa dernière compagne). À l'inverse, Michel est le point d'émission des réflexions

théoriques et scientifiques, mais il n'en est que rarement l'énonciateur et il n'est jamais le narrateur des événements de sa vie. Il est donc simultanément en retrait du présent et de la parole : logiquement, en tant que chercheur, sa position tend vers le détachement et l'impersonnalité de la science. Par conséquent, il a de la vie une expérience de seconde main : elle est médiatisée, dans son enfance, par les héros de *Pif gadget*, puis par les circulaires de son Monoprix, des 3 Suisses ou autres, ainsi que par les récits de Bruno et par sa relation tardive avec Annabelle²⁴. Bruno, quant à lui, est totalement immergé dans la vie, son désir le conduit à multiplier les expériences (mariage, lingerie, salon de massage, prostitution, Minitel rose, échangisme, partouze, etc.) Il est alors le support d'un minutieux travail de description de la misère sexuelle d'une époque et d'une génération.

Cette question est exemplaire du rapport structural qui existe entre les demi-frères : le rôle de Michel est d'apporter une solution générale aux problèmes particuliers sur lesquels achoppe Bruno. Ils sont engagés sur des trajectoires divergentes mais complémentaires et liées, d'une manière qui n'est pas sans évoquer la non-séparabilité quantique des particules mise en évidence au début des années 1980 par les expériences d'Alain Aspect, auxquelles Michel est d'ailleurs supposé avoir pris part.

Michel et Bruno sont comparables à deux photons émis par un même atome soumis à une excitation électrique, en l'occurrence leur mère négligente et hédoniste, et dont les trajectoires s'écartent : Bruno s'enlise dans l'humain, le trop humain, tandis que Michel est du côté de l'inhumain, comme le lui déclare sans ambages son demi-frère. Évoluant dans des univers différents, leurs trajectoires sont liées de deux façons. Il y a d'abord leurs

24. « Sans avoir lui-même connu l'amour, Djerzinski avait pu, par l'intermédiaire d'Annabelle, s'en faire une image. » (p. 377)

rencontres épisodiques au cours desquelles Michel répond parfois aux longs récits de Bruno par de brèves explications métaphoriques basées sur des théories scientifiques. À cela se superpose une sorte d'osmose à distance qui fait qu'au moment où Bruno est aux prises avec des problèmes concrets (spécifiquement sa paternité, au chapitre 11), Michel les pose et y réfléchit en termes scientifiques. Plus encore, le travail de description, dont Bruno est le support au gré de ses mésaventures, alimente la lente maturation intellectuelle de Michel qui, lui, reste la plupart du temps cloîtré dans son appartement, comme s'ils évoluaient dans des espaces de topologies isomorphes, mais légèrement décalés dans le temps.

L'analogie avec la non-séparabilité quantique se justifie par le fait que la trajectoire de Bruno semble déterminer celle de Michel. C'est le cas en particulier de sa relation tardive avec Annabelle, qui est un écho différé de celle que Bruno vit avec Christiane. Il faut alors conjecturer que la découverte scientifique de Michel est au préalable expérimentée par Bruno. L'utopie d'un communisme sexuel, où le désir est court-circuité par la satisfaction immédiate et consensuelle, que Bruno entrevoit lors d'un séjour au cap d'Agde et qu'il décrit dans un article, ne préfigure-t-elle pas la posthumanité libérée du désir issue des travaux de Michel ? Bruno jouit d'une légère préséance phénoménologique en vertu de laquelle c'est lui qui découvre, ou du moins met son demi-frère sur la piste de la solution scientifique qui changera la face du monde. Michel bénéficie par contre d'une préséance énonciative, celle de l'observateur, puisque, porteur du point de vue de la science, sa vision et sa voix s'imposent et se concrétisent dans le clone-narrateur.

Les Particules élémentaires propose ainsi une représentation de la science, dans son rapport avec une expérience du monde et avec l'évolution de la société, où elle

apparaît incontournable pour soulager les maux de l'humanité, pour l'améliorer. Sa morale, un peu naïve, est de résoudre le problème du désir, source de violence et de malheur, en supprimant la racine du mal : le mâle, justement, le phallus, devenu inutile et nuisible à une époque où les ours ne sont plus une menace²⁵. Plutôt que de libérer la femme en la virilisant, Houellebecq propose en définitive de castrer l'homme. Voilà ce qui semble déplaire tout particulièrement à Angelo Rinaldi.

Plus généralement, la critique n'a pas pris le temps de se demander d'où provenait la voix narrative des *Particules élémentaires*. Elle n'a pas tiré les conséquences du fait que Michel Houellebecq essayait, avec plus ou moins de bonheur, de devancer son temps, de sortir des cadres de pensée qui empêchent, selon lui, « la constitution d'une ontologie neuve²⁶ » dont la science a déjà posé les fondements. Réduite aux idéologies reçues, cette tentative n'a souvent été perçue que comme un douteux débrayage énonciatif : l'auteur se serait simplement réfugié derrière ses personnages pour tenir des discours pendables. Cela permettait de dresser un cordon sanitaire²⁷ autour d'un livre qui « creuse les sujets dont personne ne veut entendre parler », qui est délibérément « abject²⁸ ». En particulier, à travers le personnage de Bruno, Michel Houellebecq dresse un portrait sans concession des bassesses, de l'ignominie et des réflexes mesquins engendrés par la frustration.

C'est dans ce cadre qu'il faut replacer la question du racisme. Celui-ci est une conséquence de la compétition sexuelle, elle-même contrecoup de la compétition économique dans une société informative-publicitaire qui

25. Cf. p. 205.

26. « Approches du désarroi », *op. cit.*, p. 71.

27. Rinaldi conclut son article en suggérant que Houellebecq devrait rejoindre Bruno dans la clinique où il termine ses jours.

28. *Rester vivant*, p. 33.

accroît et diversifie sans cesse les choix et donc les désirs. Le Noir incarne l'animalité fantasmée, le concurrent favorisé par la nature dans la course au plaisir. À travers lui, c'est la nature, toujours présentée sous le jour répugnant d'une sauvage dévoration, qui est visée. D'ailleurs, le meurtre projeté d'un Noir dans *Extension du domaine de la lutte* est relayé, dans *Les Particules élémentaires*, par le programme scientifique plus général d'une éradication de l'animalité ou de la nature humaine, auquel aboutissent les travaux de Michel²⁹. La solution au désarroi consiste donc à naturaliser la science, à en faire pour l'homme une seconde nature, dès lors qu'elle prend en charge la reproduction.

Or, justement, la science est toujours d'abord associée au mal, car elle bouleverse les systèmes de valeurs et les idéologies : « la mutation métaphysique opérée par la science moderne entraîne à sa suite l'individuation, la vanité, la haine et le désir. » (p. 200) Si donc Houellebecq est réactionnaire par sa dénonciation du libertarisme (pour lui simple avatar du libéralisme) et parce qu'il ose réveiller le démon de l'eugénisme, il est en même temps « d'un progressisme choquant³⁰ » : puisque c'est désormais possible, dit-il en substance, n'hésitons pas à cloner des humains, à en finir avec le désir et l'individualisme. Sur le plan esthétique, le pas de côté, sous la forme d'un décrochage énonciatif projeté dans le futur, enferme le roman dans une narration rétrospective classique, déterministe, parfois qualifiée de balzacienne. Mais d'un autre côté, cette structure permet de restituer le caractère définitif, irréductible, de l'évolution psychologique, sociale et scientifique dont la description est poussée jusqu'à ses ultimes conséquences.

29. Comme l'a noté Fabrice Pliskin dans *Le Nouvel Observateur*, n° 1764, du 27 août 1998.

30. Comme il le déclare dans *Libération*, 27 août 1998.

Ce nœud de contradictions trouve sa meilleure expression au chapitre 10 de la deuxième partie, au milieu du livre, lors d'une discussion de Michel et Bruno au sujet de Julian et Aldous Huxley. Bien que présentée *a posteriori* par Aldous comme une satire, la société décrite dans *Le meilleur des mondes* est, d'après Bruno, le modèle dont l'Occident « a constamment tenté de se rapprocher » (p. 195):

Sur tous les points — contrôle génétique, liberté sexuelle, lutte contre le vieillissement, civilisation des loisirs, Brave New World est pour nous un paradis, c'est en fait exactement le monde que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre. (p. 196)

Michel rappelle pour sa part que « l'intuition fondamentale » du romancier a été auparavant formulée par son frère Julian, « biologiste de renom ». Reproduisant dans son roman cette dynamique fraternelle, Michel Houellebecq en reprend également l'idéal. Voilà qui semble paradoxal, dans la mesure où la pensée d'Huxley (surtout dans *Les Portes de la perception* et dans *Île*) a inspiré la plupart des idéologies libertaires qu'il dénonce par ailleurs. À l'approche d'une aporie de ce genre, la lecture doit une dernière fois se faire symptomatique. Parachevant l'intuition des frères Huxley en éradiquant l'individualité par le clonage, l'utopie de Houellebecq propose avant tout un miroir des aspirations et des fantasmes qui se cachent derrière l'évolution récente de la société. Elle se veut l'aboutissement d'une interprétation scientifique de nos comportements et de notre réalité. Dans *Les Particules élémentaires*, le pas de côté, l'immobilisation qui permet de redonner du sens, se produit en donnant un radical coup d'accélérateur qui précipite le destin des personnages et la fin de notre monde dans une (ex)stase idyllique. C'est un roman crépusculaire.